

LES LETTRES FRANÇAISES**Du côté de Mme de Saint-Marceaux : temps retrouvés**

Journal (1894-1927),

de Marguerite de Saint-Marceaux, sous la direction de Myriam Chimènes, éditions Fayard, 1 470 pages, 50 euros.

Quand on attaque l'ouvrage de presque quinze cents pages, on se demande bien vite si on ira au bout. Car ce journal d'une mondaine du début du siècle sur une trentaine d'années (un des modèles de Mme Verdurin, avance-t-on), n'a pas l'intérêt d'un journal personnel (elle évoque des faits et gestes, peu d'états d'âme si ce n'est une mélancolie chronique), ni d'un journal littéraire (les pièces vues ou les romans lus sont cités mais jamais analysés), ni même d'une chronique musicale (les commentaires sont lapidaires : les interprètes, bons ou mauvais, les oeuvres, originales ou pas). Si bien qu'on se sent aussitôt frustré de voir défiler les noms sans rien savoir des personnes, ni dans la famille où les tensions sont perceptibles sans qu'on n'en sache vraiment la cause, ni parmi les amis où quelques ragots les distinguent à peine les uns des autres.

Et pourtant le charme opère, comme si le monde de Proust n'était plus observé avec une ironie mordante mais senti de l'intérieur avec une retenue convenable et une banale évidence.

Nous sommes donc chez des snobs (« Ravel m'a dit que les Saint-Marceaux étaient snobs, mais il se trompe, ils sont très snobs », dit le pianiste Ricardo Vines) qui vivent largement des rentes laissées par des ancêtres industriels. Mais si l'on est riche, on se revendique d'abord artiste : Marguerite est folle de musique (elle chante et joue du piano après des études sérieuses), son premier mari est peintre, son second sculpteur. D'ailleurs « les artistes ne peuvent vivre qu'entre eux, nous ne parlons pas la même langue » (2 juillet 1922). Pourtant, Meg (le diminutif de Marguerite réservé aux intimes) sacrifie aux convenances et reçoit les gens du monde le jeudi (« Jeudi soporifique », 12 mars 1908) mais trouve son bonheur le vendredi où il est défendu de s'habiller et où elle accueille les artistes (« vendredi triomphant », 9 février 1912). Là, la liste de noms célèbres (musiciens, peintres, écrivains, interprètes) laisse pantois.

Le fil des jours est fait de distractions : Meg va régulièrement au théâtre sans autre plaisir que mondain (« Le théâtre est un art faux et insupportable », 2 mai 1912), elle découvre le cinéma avec enthousiasme (« C'est une récréation délicieuse et instructive qu'on devrait imposer dans les écoles », 14 décembre 1911), ne rate pas un concert (« Le concert d'un Yougoslave plein de talent, une salle en délire », 23 février 1921), elle est assidue aux expositions de peinture, elle se bat et intrigue pour que son mari ou ses amis entrent à l'Académie. Mais elle n'est vraiment heureuse qu'en « musiquant » avec ses amis, en travaillant sa voix.

Cette passion pour l'art ne met pas Meg à l'abri des travers de sa classe et de son temps. Elle est antisémite (« Je loue ma maison de Jouy à un youpin », 11 mai 1908, « juif hélas », 7 avril 1908, « Tout ce monde sans grand intérêt, trop de juifs », 9 juillet 1911), antidreyfusarde, conservatrice en politique (« C'est le commencement de l'anarchie générale, bientôt l'armée se mettra en grève et ce jour-là la populace triomphera joyeusement », 23 mars 1909), et en arts (Rodin est « un illustre fumiste »), persuadée de la supériorité européenne (« Les yeux à fleur de tête, la bouche fine et féroce, est-ce vraiment là le péril jaune », 26 août 1912), paternaliste dans sa vision sociale (« Les malheureux sont des anges car ils devraient nous haïr plus qu'ils ne le font », 14 avril 1914) et nationaliste : les Allemands sont et demeurent des boches.

Le plaisir de lecture vient aussi de l'excellent appareil critique qui donne un contrepoint au journal par la citation de correspondances ou d'oeuvres contemporaines, par les répertoires qui nous aident à mettre tout ce monde passé en place, par les références précises aux concerts et pièces évoqués. Saluons donc Myriam Chimènes et ses collaborateurs pour leur remarquable travail et goûtions ce gros livre dont le charme tient, sans doute, à ce qu'il restitue le grain de la vie...

Marianne Lioust